

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 14

Artikel: Noutron Rambert
Autor: Marc / Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

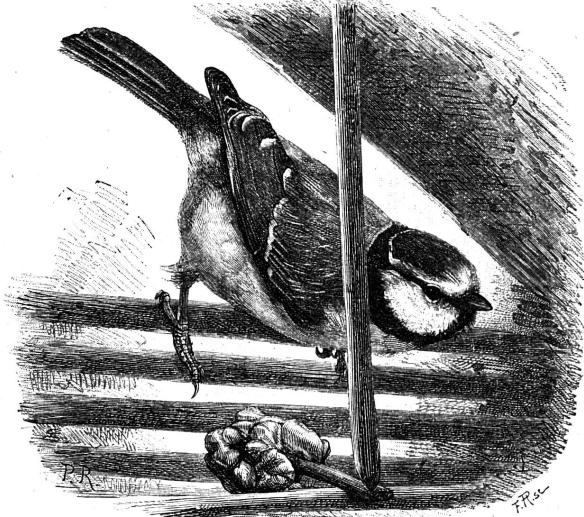
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tueusement à côté de ses sœurs immobiles, et retourne en toute hâte à sa branche de sureau, pour y croquer le fruit dérobé. Regardez encore : n'y a-t-il point quelque cavité dans le tronc à demi pourri du sureau ? Peut-être y trouverez-vous le nid de la nonnette, un pauvre nid, mal tapissé, mais souvent taillé dans le bois par l'oiseau lui-même, qui se sert de son bec aussi sûrement qu'un graveur de son poinçon. Comme les nids ne sont plus habités dans la saison où mûrit le chanvre, vous pouvez, sans déranger personne, examiner ce curieux produit de la menuiserie des oiseaux. Les petits caquettent dans le voisinage, et la mère, sans doute, ne va pas tarder à rejoindre son époux : ils ne sont jamais longtemps l'un sans l'autre ; ils s'adorent, ils se choisent, ils se donnent mutuellement la becquée. Elle vient, elle se pose sur la même branche que son seigneur et maître, avec un zisisi, auquel il répond par un sизidâdâ, ou par tel autre cri de leur vocabulaire d'oiseau.



Ce langage n'est pas riche ; mais l'intonation le varie et même sans voir la nonnette, vous devineriez à son babil tout ce qui lui arrive, tout ce qu'elle veut dire, tant elle y met d'accent. Les nouvelles sont bonnes, et bientôt ils retournent à la provision. Ce que l'un rapporte, souvent il le donne à l'autre, et toujours ploie et replie la haute tige du chanvre. Cependant, l'appétit a ses caprices : après l'entremets on reprend goût au gibier. Regardez bien cette fois, si vous voulez

suivre leurs évolutions dans le feuillage, car la nonnette est agile entre les agiles. Elle dépasse de beaucoup la grande charbonnière ; seule, la mésange à longue queue, moins forte, mais plus légère encore, pourrait lui disputer la palme de la rapidité. Jamais petit oiseau ne fit plus folle dépense de vie. Aucun mouvement n'est difficile à la souplesse de ce corps nerveux et ailé. Elle s'accroche à tout, même au support fragile des feuilles. Elle se sert des moindres rameaux comme le gymnaste de sa barre ; elle s'y tient horizontalement par la force de ses deux pattes tendues, s'y suspend et, la tête en bas, court et saute le long de la branche ; puis d'un élan elle se retrouve dessus, plonge, se raccroche, se relève, replonge et ne cesse de tourner et pirouetter. Quand elle a fait une prouesse, elle n'attend pas qu'on applaudisse pour continuer la représentation. C'est une succession ininterrompue de culbutes, d'équilibres, de sauts périlleux, de balancements, de tour-

s'agit sur sa branche, il se secoue, il lève une patte, il tourne la tête ; parfois il claque du bec, comme si quelque fumet appétissant venait lui chatouiller l'odorat. Les ombres des troncs s'allongent sur la mousse, les masses feuillées commencent à être éclairées par dessous, l'heure des rayons va faire place à celle des reflets : il s'ébranle, il entre en chasse. Les premiers instants ne répondent pas toujours aux images du rêve ; il y a encore trop de lumière ; l'œil a des étonnements, l'aile n'est pas dégourdie, et quelques oisillons moqueurs s'obstinent à huer au passage le chasseur maladroit. Mais voici le crépuscule ; une dernière lueur, colorée par les rougeurs de l'occident, pénètre discrètement dans les clairières des bois ; le silence s'établit ; à peine la brise, qui fraîchit, fait-elle tressailler les feuilles des bouleaux ; la nature n'est plus qu'un vaste théâtre où le hibou seul est en scène. Il s'anime à son jeu ; ses articulations se dérouillent ; il vole sans bruit, mais non sans vivacité ; sa prunelle grandit, il voit. Tout est clair pour lui quand tout devient indécis pour les autres. Ici une bonne piste, là une piste meilleure ; il furette, il cherche, il trouve ; le rêve se réalise, la chasse est un festoiment : il dépêce un orvet, morceau par morceau ; il ne fait qu'une bouchée d'une petite souris rose, née de la veille et qui n'a pas encore les yeux ouverts ; il happe, pour varier, un grillon dans le pré ; puis il entend les grenouilles coasser dans le marais voisin : il dresse l'oreille, il y court, il y pêche...

Cependant la lune se lève, la grande lune des belles nuits d'été ; ses rayons obliques rasent la campagne et font scintiller les gouttes de rosée ; un pâle arc-en-ciel se dessine sur la prairie : alors commence la fête des fêtes. Le hibou n'a fait encore que prendre son repas quotidien, il a chassé pour manger ; maintenant il chasse pour remplir ses celliers. Plus de fatigue, plus de somnolence : au sein de cette lumière discrète, tendre et bleue, il sent renaitre en lui toutes les énergies vitales. Le cri-cri des grillons continue, le concert des grenouilles redouble ; des clartés furtives trahissent les cachettes des animaux endormis ; aux parfums de l'herbe fleurie s'ajoutent les chaudes senteurs qui viennent des gîtes et des nids. L'heureux carnassier ne se contente plus ; un cri formidable s'échappe de sa poitrine : *kunk, kunk ! — kunk !* grince l'écho de la forêt. Un autre cri résonne dans le lointain : *Tod, tod, tod !* C'est le petit hibou qui s'ébat comme son grand frère. *Tod !* répond l'écho complaisant. Les morts sont nombreux, en effet ; l'abondance règne, les charniers regorgent, et le passant qui s'est oublié jusqu'à cette heure tardive se signe sur le chemin. Repu, mais non fatigué, le funèbre chasseur poursuit son œuvre : il s'y acharne et ne s'en rassasie pas ; ses yeux ronds flamboient, et la lune, toujours souriante, inonde la terre de ses doux rayons argentés.

¹ Extrait des *Chants d'Oiseaux*, par Eug. Rambert. Illustration de Paul Robert. Préface de Ph. Godet.

Le hibou.

Les hiboux forment un groupe particulier. On les reconnaît aussitôt aux deux mouchets de plumes qui se dressent, comme des oreilles, à droite et à gauche de leur tête arrondie.

On en compte trois espèces principales, connues sous les noms de grand-duc, moyen-duc, petit-duc.

Le grand-duc est un oiseau puissant et courageux. Sombre habitant des forêts et des gorges, il ne s'attaque guère qu'à des proies d'élite, à moins qu'il n'aille troubler le sommeil des corneilles et des corbeaux. C'est le plus redouté, l'aigle des carnassiers nocturnes.

Le plus inoffensif en est le petit-duc dont l'oreille se réduit à une plume ; il est à peine plus gros qu'un merle.

Entre ces deux extrêmes se place le moyen-duc, qui est notre hibou commun, de la grosseur d'une corneille. Il commet bien quelques peccadilles aux dépens des petits oiseaux ; mais les souris des champs sont sa proie de prédilection.

Le hibou commun ne supporte absolument pas la lumière du soleil. Ni le chat-huant, ni l'effraie, ni le grand-duc, — surtout pas le grand-duc, — n'en sont hébétés à ce point. Aussi se cache-t-il au plus épais des feuillages. Il passe pour un des plus grimaciés de la race, ce qui tient, sans doute, à

noiemens, d'audaces de voltige aérienne. Elle glisse et bondit de feuille en feuille, de branche en branche, de buisson en buisson, toujours piquant du bec, toujours appelant et chantant. Oh ! les grands oiseaux, les maîtres du vol, ramiers, hirondelles, mouettes et frégates, vous qui planez dans le haut espace, vos voyages, vos beaux et rapides voyages, vos grandes chasses dans les airs sont encore un travail : venez, contemplez la voltige de la nonnette : voilà le plaisir, voilà le jeu.

l'extrême sensibilité de ses yeux. Plus il est ébloui, plus il est ébahi. La sauvage tristesse de son cri a fait naître de nombreuses superstitions. On redoute surtout celui du petit-duc. Dans les pays de langue allemande, on l'appelle l'oiseau des morts, *Todtenvogel*, à cause de son appel trois fois répété : *tod, tod, tod !*

Il semble donc que tout se réunit pour faire du hibou un oiseau sinistre. Et cependant, il inspire des idées moins sombres que les chouettes. Il le doit en grande partie, à ses deux oreilles mobiles, qu'il incline en avant ou en arrière, et qui lui donnent un air goguenard. C'est un oiseau pittoresque, plus encore qu'affrayant, — un oiseau à oreilles ! Ses grimaces ne sont pas pénibles, comme celles de l'effraie ; elles sont amusantes, et on lui trouve, surtout au petit, une sorte de gentillesse, qui le fait rechercher comme un gai compagnon de chambre.

Et puis, l'excès même de son infirmité a pour conséquence et pour compensation des jouissances plus vives. Chaque journée amène un moment délicieux dans la vie du hibou, celui où le soleil commence à baisser sur l'horizon. Il achève son demi-sommeil au milieu des songes les plus flatteurs, goûtant d'avance tous les plaisirs d'une chasse qui ne peut manquer d'être fructueuse. Il

Noutron Rambert.

L'è vegrñai grand quemet le niolle
Rambè, clli tieur lardz' et prèvond.
L'ètai de tsi no tant quái miolle,¹
L'ètai de tsi no à tsavon.
Le compregnai noutrè manaire,
Lo scolio de noutra vaudaire
Que fâ s'èpantsi la founâre
Pregnâi² son âma de Vaudois.
Trovâve biau ti lè velâdzo
Dâo canton, sè coutset,³ sè z'adze,
Et, quand ie fasâi sè voyâdzo,
Trovâve biau noutron patois.

Rein que de l'oûre trebelhive,⁴
Et dein clli vîlho dèvesâ
L'oiessâi la brison dâi pive
Vè lè sapalle rebattâ,
Lo refredon dâi tsermalâre,
Lè ioudelâre dâi breintâre
Que vant tserdzî pe lè tserrâre
Quand vint lo temps de veneindzî,

*Ti lè z'ozì de la campagne,
La granta voix de la montagne,
Et lo bedjù⁵ qu'ò le sè bâgne...
L'amâve tant nôtrou paï.*

*Son vilbio lé ! l'en dèvesâve.
Quemet on fâ d'on boun ami.
Dzor et né, adi lâi peinsâve.
Ein ètâi tot eintsarébi⁶.
« Merião dão ciè », que lo batsâve.
Et l'arâi voliu su sè rives
Ein atteindeint le grand qui vîve⁷.
Droumî lo sonno éterné.
Sa prêtre ào ciè l'è montâie...
L'è moo du 'na troppa d'annâie,
Mâ de li, tot' eïnfarrattâie,⁸
Nourtr' âma dit : Vive Rambè !
Marc à Louis.*

¹ Jusqu'aux moelles ; ² saisissait ; ³ ses sommets ; ⁴ frissonnait de joie ; ⁵ la mouette ; ⁶ saisi, comme ensorcelé ; ⁷ résurrection ; ⁸ pleine.

Le flotteur des Alpes.

C'EST un terrible métier, métier de pauvres gens, que celui des bûcherons et flotteurs des Alpes. Un spéculateur achète une forêt et la fait abattre. On y emploie l'hiver. Les ouvriers demeurent trop loin pour retourner chez eux chaque soir ; ils s'établissent dans les granges ou dans les chalets les plus rapprochés, et font eux-mêmes leur cuisine, essentiellement composée d'une espèce de polenta. Qu'il y ait sur le sol quelques pieds de neige ou que le thermomètre tombe à moins 20°, ce qui n'est pas rare sur ces hauteurs, peu importe, ils sont debout dès l'aube et travaillent jusqu'au soir. Le bois coupé, il reste à l'amener à portée d'une route carrossable. Parfois la pente est assez régulière pour que, la neige aidant, on puisse le faire glisser sur le sol jusqu'au lit du ruisseau le plus voisin ; mais sur les pentes abruptes, où il rebondirait et se briserait en mille éclats, il faut construire ce qu'on appelle une rize, c'est-à-dire un couloir formé de longues tiges de sapin, reposant sur des pieux solides. La rize établie, on y lance le bois. Les premiers troncs descendent lourdement, enlevant l'écorce et les noeuds, polissant le chemin, où le bois glisse bientôt avec une rapidité qui donne le vertige. On peut de cette manière le lancer, sans trop de perte, dans les ravines les plus profondes. Mais le ruisseau qu'on atteint ainsi n'est souvent qu'un mince filet, où de petites bûches pourraient à peine flotter. On établit alors une écluse au-dessus du point où aboutit la rize ; on l'ouvre, et il s'en échappe un torrent momentané, auquel rien ne résiste. J'ai vu l'un de ces torrents artificiels faisant rouler avec lui, et précipitant de cascade en cascade plusieurs centaines de troncs énormes, qui se heurtent dans leur course folle, bondissaient et se riaient les uns contre les autres, emportés avec un fracas horrible par la fougue des eaux ; puis tout à coup le flot passait, et il ne restait de ce déchaînement que de petites vagues paresseuses dont l'écume blanchissait sur le rocher.

Enfin, l'on arrive à un véritable torrent, capable de transporter le bois. Il faut alors suivre la flottée, en remettant à l'eau les troncs qui ont été jetés au bord, ou qui sont restés acculés contre un bloc. Ce n'est pas la partie la plus facile de la tâche. On ne peut guère cheminer commodément dans le lit des torrents alpins ; la plupart se sont creusé leur route au fond de gorges redoutables, où l'on ne descend que par des dévaloirs, souvent même en se faisant suspendre à une corde, et qui sont coupées d'étranglements si étroits qu'il suffit d'une bille prise en travers pour arrêter toutes celles qui viennent ensuite. Il se forme ainsi des entassements fabuleux, des montagnes de bois.

Le flotteur est muni d'un instrument nommé le grespil. C'est une longue et forte perche, armée à l'extrémité de deux pointes de fer, l'une terminale, l'autre fixée latéralement, un peu au-dessous de la première. Le grespil sert à harponner à distance les troncs qui ne marchent pas. Avec

la pointe terminale on les pousse, avec la pointe latérale on les tire à soi. Malgré les services que rend le grespil, le flottage est toujours pénible et dangereux. La chasse au chamois fait moins de victimes, et n'est pas aussi rude. Le chasseur ne compte pas avec la fatigue ; il est entraîné par la passion. Aucun attrait de ce genre, aucune espérance passionnée ne soutient le flotteur. Son travail n'est que son gagne-pain, et sa seule récompense est de rapporter le samedi soir quelques francs à sa famille. Et que de peine pour les gagner ! que de journées passées au fond de gorges où le soleil ne pénètre jamais, et où il faut sans cesse se plonger jusqu'à la ceinture dans une eau glacée ! Les accidents ne sont pas rares. Lorsqu'on fait jouer l'écluse, on établit de distance en distance des travailleurs chargés de rejeter à l'eau tous les troncs qui, dans leur course désordonnée, ont été lancés hors du courant. Sitôt qu'on voit venir le flot, le premier ouvrier avertit le second, et ainsi de suite, de manière à ce que chacun puisse se réfugier en lieu sûr ; mais chaque distraction peut être payée par une victime. C'est dans les gorges, lorsqu'il s'agit de remettre à flot les tas de bois arrêtés, que le danger est le plus grand. Il est souvent impossible de travailler du bord ; il faut donc monter sur le tas, et rien n'est plus incertain que l'équilibre de ces échafaudages amoncelés au hasard. Malheur à l'ouvrier qui n'est pas sur ses gardes ! Un tronc n'a pas besoin de rouler de bien haut pour lui fracasser un membre, et si la masse d'eau retenue derrière le barrage vient à se faire jour et à tout emporter d'un coup, il n'y a point de salut pour quiconque n'a pas eu le temps de sauter sur terre ferme ; le torrent est impitoyable, il entraîne tout pèle-mêle.

E. Rambert.

Schiller, Goethe et les Alpes.

SHILLER poète plutôt que de tel autre. Sur les hauteurs lumineuses des Alpes, Schiller est un de ceux dont les vers reviennent le plus souvent chanter dans la mémoire. Il y a des strophes qui n'ont que deux analogues, le vol de l'alouette et l'essor des cimes blanches. C'est sur une montagne qu'il a été entonné, cet *Hymne à la Joie*, qui rend tous les hommes frères ; c'est d'une montagne qu'il a été jeté, ce baiser d'amour aux multitudes humaines, montagne mystique et qui s'appelle idéal. Chacun la trouve soi, et celui qui veut s'y réfugier n'a pas à faire un long voyage ; mais s'il est un lieu sur la terre où naturellement l'hymne de Schiller s'échappe de la poitrine, c'est bien sur le penchant des monts, avec la plaine se déroulant à l'entour, semée de bourgs, de hameaux, de cités, trop loin pour voir à un les hommes et leurs demeures, assez près pour que la rumeur humaine parvienne encore jusqu'à nous.

Nul plus que Schiller ne foulâ les sentiers de cette montagne qui s'appelle idéal, et jamais il n'en descendit sans en rapporter un chant nouveau. Ce qu'il y cherche, c'est la liberté. Des *Bri-gands à Guillaume Tell*, la vie poétique de Schiller n'est que le rêve d'une liberté toujours plus haute, toujours plus vraie. Dans ce rêve sans cesse renouvelé, il doit y avoir place quelque part pour cette liberté, à sa manière enivrante, que les hommes de notre temps vont de plus en plus chercher sur les hauteurs, et qui tient à l'air qu'on y respire, à la lumière largement répandue et à l'espace ouvert, sans haie, ni muraille, ni poteau menaçant, pour nous rappeler que la place est prise et nous inviter à diriger nos pas d'un autre côté. Sans la connaître, ou n'en ayant eu qu'un avant-goût sur des collines trop rapprochées de la plaine, Schiller la pressent, et il lui arrive de chanter l'idéale liberté, celle de la pensée, comme si les Alpes en étaient le symbole et le séjour préféré.

*De cette vallée importune,
Séjour de mornes brouillards.
Si je pouvais trouver l'issue,
Combien je serais heureux !*

*Je vois de joyeuses collines,
Des monts toujours verdoyants.
Que n'ai-je du souffle et des ailes !
C'est là que je volerais.*

*Quelle est belle la promenade
Au grand soleil éternel !
Et combien l'air sur ces montagnes
Doit-il être bienfaisant !...*

Au Bourg-Ciné-Sonore un grand film de la Warner Bros avec enregistrement sonore « Vitaphone » : *La Belle Exilée*. Billie Dove, dont la beauté et la grâce vous tiendront sous le charme, a fait dans cette bande une création remarquable ; quant à Antonio Moreno, jeune premier à la peau bronzé et aux yeux de velours, il est le digne partenaire de la célèbre star suisse, la seule de nos compatriotes qui ait acquis une notoriété à Hollywood. L'âme slave passionnée et nostalgique vous sera révélée dans ce beau film. Tous les jours matinée à 15 h., samedi et dimanche, deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

PÊCHEURS en RIVIÈRES

Pour votre assortiment en

Articles de Pêche

adressez-vous à

Robert MARTIN

1, PLACE DE LA PALUD, 1

• • •

Articles de qualité - Vers de bois

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Le vrai chemisier-
spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIÖNNÉES,
COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE

Haldimand, 11

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Là-haut ! Là-haut !...

Là-haut ! là haut ! sur la montagne
Je possède un vieux chalet,
Une bouteille est ma compagne
Débordante d'exquis „DIABLERETS“

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonnererie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois